

## Roland PÉGURIER : Un jeune acteur vençois

Les anciens Vençois se souviennent certainement encore d'André Pégurier qui fut notaire à Vence de 1976 à 1995. Dans les années 40 il tourna dans plusieurs films sous le nom d'acteur de Roland Pégurier.

Venu au monde dans l'Hérault à Avesne-les-Bains le 25 octobre 1928, il était fils unique, élevé sans père, celui-ci était décédé peu après sa naissance. Quelques années avant la guerre la mère du petit garçon, institutrice, est nommée à Châteauneuf-de-Grasse dans les Alpes-Maritimes (1) où son fils fréquente l'école du village. Pour André et les enfants de son âge, après la classe ou le jeudi, le terrain de jeu c'est la rue. Pas la rue d'aujourd'hui sillonnée de voitures, mais la rue d'un petit village provençal de ce temps où tout le monde se connaissait et où les gosses s'amusaient sous l'œil bienveillant des anciens, assis sur les bancs de la place à l'ombre des marronniers ; ceux que l'on a cru bon aujourd'hui de classer dans une liste catégorielle colonne « troisième âge ». Ils se contentaient alors de n'être que de bons vieux à la tête remplie de souvenirs d'un autre temps.

Dans les ruelles pentues de Châteauneuf-de-Grasse, André et ses petits camarades jouent au ballon, «aux gendarmes et aux voleurs », ou à « cache-cache », tout y passe. Dans ces mêmes ruelles en fin d'après-midi, lorsque les ombres s'allongent et qu'un peu de relative fraîcheur s'installe, Abel Gance aime à venir se promener. Réalisateur, metteur en scène et acteur qui, lorsque le cinéma n'avait pas encore pris la parole, a réalisé plusieurs films qui ont marqué la période du muet.

Abel Gance est le metteur en scène du lyrisme, de la démesure et... la providence des figurants au chômage. Son premier film remarqué par la critique, *J'accuse*, réalisé au moment de l'armistice de 1918, est une œuvre courageuse pour cette époque, une gigantesque production pacifiste. Dans les dernières séquences, des milliers de figurants représentant tous les morts de toutes les guerres sortent des sables des rives du Var – Abel Gance a beaucoup tourné dans notre région – pour clamer, en sous-titres faute de mieux, *Plus jamais ça !*

Un autre film un peu plus tard sera sans doute le plus grand succès de toute sa longue carrière, et son nom y est encore aujourd'hui attaché : *Napoléon*, tourné en 1917 avec Dieudonné dans le rôle principal. Son goût du spectaculaire jusqu'à l'excès trouve là de quoi se satisfaire, pas seulement dans les défilés et les scènes de bataille, mais également dans les salles où le film passe, bien avant l'apparition du cinémascope et par un procédé un peu bricolé, certes, mais tout aussi spectaculaire : la Polyvision. Le public ressort étourdi mais enthousiaste, grâce à trois projecteurs qui envoient chacun une partie du film sur un écran aussi haut que large.

Trois ans plus tard, un nouveau sujet à la mesure de sa démesure le séduit : rien de moins que *La fin du monde*. On l'aura compris, Gance ne sera jamais classé dans les réalisateurs aux sujets intimistes. Mais cette fin du monde a bien risqué d'être la fin pour lui aussi. Il a entièrement financé le film et c'est un échec. Le cinéma a pris la parole, le goût du public change, influencé par les productions américaines qui inondent l'Europe, et ses films suivants ne connaîtront pas non plus un grand succès.

Le metteur en scène possède une maison dans les environs de Châteauneuf-de-Grasse. En cette fin d'après-midi du début de l'été 1940, le hasard, ou le Destin, fait qu'il va croiser durant sa promenade du soir, dans le vieux village, André Pégurier en pleine partie de ballon. Gance s'arrête, le regarde et instantanément il est conquis par cet enfant au visage à la fois angélique et rieur, tel un ange espiègle envolé d'une fresque de Vittore Carpaccio. Quel sourire, quel charme, quel enthousiasme au jeu, et puis cette grâce dans le geste lorsqu'il renvoie le ballon à ses petits camarades. Quel adorable petit garçon.

Mais oui ! Le voilà le petit acteur qu'il recherche, pour le rôle du mousse dans une prochaine production qu'il va réaliser aux Studios de la Victorine à Nice, et sur laquelle il compte beaucoup. À cette époque, depuis plusieurs années déjà, la mode est aux acteurs enfants : Jackie Coogan, et plus récemment Shirley Temple et Mickey Rooney, triomphent en Amérique. Chez nous la petite Roberte Arnaud, que l'on a remarquée dans *La fille du puisatier*, s'apprête à tourner avec Pierre Blanchard.

Après cette rencontre inopinée entre le grand monsieur et le petit garçon, tout va aller très vite, comme le relate dans un article daté de septembre 1942 un journaliste de *La revue de l'écran* : « (...) La mère d'André reçut un télégramme du metteur en scène lui demandant de faire venir le jeune garçon aux Studios de Nice pour tourner dans un film aux cotés d'Henri Guizol. Mais Madame Pégurier, en proie à des scrupules qui l'honorent, était toute hésitante. Prise entre deux feux, désireuse de ne pas laisser faire de son fils un enfant prodige, futur cabot raté, mais désireuse aussi de ne pas lui faire manquer l'occasion de rentrer dans une carrière qui est des plus passionnantes et honorables si on la prend au sérieux. Madame Pégurier n'hésita pas à se confier à Abel Gance. Celui-ci lui répondit en lui disant qu'André était une nature d'exception capable de donner d'excellents résultats dans l'avenir ».

La mère du petit garçon donne son accord, et le tournage de *Vénus aveugle*, avec Viviane Romance - actrice qui jouit à cette époque de la même popularité que Brigitte Bardot 20 ans plus tard - commence en 1940 à Nice, alors en zone libre. Terminé en 1941, la Première n'aura lieu que le 2 octobre 1943 à Paris au cinéma Lord Byron. La France est alors totalement occupée depuis novembre 1942 et le visa de censure des autorités d'occupation a tardé à être accordé.

Le public populaire de ces années-là est certes amateur de mélodrames, mais les critiques sont assez partagés, certains d'entre eux trouvent que Gance a lancé le bouchon un peu loin. Qu'on en juge.

Le film débute alors que l'actrice principale, Viviane Romance, alias Clarisse, est en consultation chez un ophtalmologiste, lequel lui annonce qu'elle est en train de perdre définitivement la vue. Atterrée, on le serait à moins, elle rejoint sa sœur par ailleurs paralysée d'une jambe depuis sa naissance, qui pleure abondamment à l'annonce de cette triste nouvelle. Toutes deux partent au port pour annoncer cette cécité prochaine au fiancé de Clarisse, duquel, détail en passant, elle attend un bébé. Celui-ci se morfond, capitaine d'un bateau tout à fait hors d'état de prendre la mer, suite à de nombreuses avaries, et dont il n'a pas le premier franc pour payer les réparations.

Seulement coup de théâtre : Clarisse aime trop le beau capitaine pour le voir sacrifier sa vie auprès d'une pauvre aveugle. Elle lui annonce qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne l'a jamais aimé, quant à l'enfant qu'elle porte, vu ses nombreuses aventures, elle serait bien incapable d'en connaître le père. Le fiancé est effondré et met les deux sœurs à la porte d'un bateau qui, vu son état, n'en comporte d'ailleurs plus. Clarisse s'évanouit de chagrin et sa sœur pleure. Le bébé de Clarisse vient au monde mais s'empresse assez rapidement de mourir de diphtérie. La mère se désole, la sœur pleure. Elle pleurera d'ailleurs à peu près tout au long du film, les occasions ne manquant pas le long d'une succession pratiquement ininterrompue de catastrophes.

Mais il y aura une fin heureuse. En effet Clarisse va retrouver la vue, le capitaine va se voir offrir une forte somme d'argent pour réparer son bateau. Il se souvient par la même occasion qu'il est père d'une gracieuse fillette, dont il a eu la garde suite à l'inconduite de la mère, laquelle enfant, pas du genre à avoir des états d'âme, se précipite dans les bras de Clarisse en l'appelant maman. Ils se marient et le couple et l'enfant quittent le port sur un bateau dûment réparé pour un voyage de noces, sous les applaudissements de l'équipage apparu tout soudain, et des nombreux amis restés à quai. La sœur plus paralysée que jamais pleure mais de joie cette fois.

Dans *Cinémonde*, Gance répond aux critiques : « J'ai traité *La Vénus aveugle* dans un style de complainte populaire, en m'appuyant sur les cœurs simples qui forment bien les trois-quarts du grand public ». Les cœurs simples sont à peu près tous au rendez-vous et le film marche assez bien. Aubaine pour Gance, dont les finances se sont mal remises de l'échec de *La fin du monde*, aubaine aussi que cette réalisation soit en partie financée par un passionné de cinéma : l'industriel niçois Jean-Jacques Meccati. Aubaine enfin que la propre épouse de Gance accepte le rôle de la très lacrymale sœur de Clarisse, ce qui lui permet d'économiser un cachet.

Quant à André Pégurier, devenu Roland – tout nouvel arrivant devant la caméra si ce n'est un bout d'essai convaincant – dès sa première apparition dans le film, où il jaillit d'un tonneau, jaillissent avec lui le charme, la bonne humeur et le naturel dont il ne se départira pas tout au long de sa carrière. Un véritable rayon de soleil et d'optimisme juvénile dans un scénario qui en manque sérieusement par ailleurs, et ce jusqu'à la séquence finale où, soudainement investi du don d'ubiquité, on le remarque à la fois sur le quai avec le groupe d'amis venus faire leurs adieux au couple, et sur le pont du navire d'où il envoie d'un geste gracieux des baisers auxdits amis, et donc un peu à lui-même (2).

En revoyant ce film aujourd'hui, on peut sourire de son côté mélodramatique qui a dû faire couler bien des larmes à nos mères et grands-mères. Mais restent déjà, pour peu que l'on soit cinéphile, les magnifiques images portuaires du caméraman Burel, entrecoupées d'impressionnants orages probablement tropicaux, sortis d'un stock-shots pour renforcer l'aspect dramatique des situations (au cas où..), les dialogues de Stève Passeur remplis de répliques surréalistes, peut-être involontaires d'ailleurs, et puis les yeux de Viviane Romance, les plus beaux yeux du cinéma français de l'époque, avec ceux de Michèle Morgan.

Sans oublier bien sûr 'le petit Pégurier' comme on le présente au générique de ses films, qui a conquis durant la réalisation toute l'équipe du tournage, du metteur-en-scène au responsable des accessoires, et dont chacun s'accorde à dire qu'il est au début d'une belle carrière. Ce que lui souhaite Abel Gance au dos d'une photo qu'il lui a donnée en souvenir du tournage : « À Roland Pégurier en souvenir de la première marche que je lui ai fait monter, et avec l'espoir qu'il ira de la sorte aussi haut que les grands de notre métier ».

Raymond ARDISSON

(1) Elle sera nommée ensuite à Puget-Théniers puis à Vence où son fils grandira et poursuivra un temps sa carrière au cinéma et au théâtre

(2) On ne pensait pas à cette époque que l'on disposerait un jour de magnétoscopes avec arrêt sur image

Sources : Press-book et documents photos mis aimablement à notre disposition par Suzanne Pégurier, son épouse

Abel Gance : *Un soleil dans chaque image* – R. Icard – Bibliothèque de la Cinémathèque Française

Abel Gance : *E. Faure* - Gallimard